

MARSEILLE

Visite, du 7 au 9 octobre 2015,
par les Amis du Musée Saint-Raymond

Bernard Labatut

MUCEM

« Fondée il y a environ 26 siècles une modeste cité naissante devait, bien vite, croître jusqu'à devenir, de nos jours, la métropole portuaire majeure de nos rivages méditerranéens »

EFFECTIVEMENT, à l'origine, il s'agit d'un tout petit port - le premier officiellement reconnu en Gaule - qui, grâce à ses échanges commerciaux, s'est révélé comme un des principaux vecteurs de diffusion des prémices de notre civilisation occidentale.

Il convient de prendre son temps pour parcourir à fond le « Jardin des Vestiges » et en particulier la Corne extrême en fond du vieux port antique, au bord de laquelle s'est installé le Musée de site de Marseille des premiers temps. Car c'est bien là, autour de cette modeste aire, que tout a débuté. Même si cette partie portuaire est depuis longtemps à sec, c'est en pénétrant dans les bases des tours antiques à taille humaine, essentiellement grecques, que l'on peut, avec une émotion certaine, s'imaginer les bateaux y entrant jusqu'à son extrémité. C'est là également, que se trouvent les restes de la voie encore pavée donnant accès, depuis la ville, au port. Alimenté par le ruisseau du Lacydon, un grand bassin jouxtant la corne, d'une bonne contenance, assez bien conservé, devait subvenir aux inévitables besoins d'eau en un tel lieu. Hors les murs de la ville, une nécropole assez réduite a pu s'installer tout près, en bordure de la voie antique menant au port.

Ainsi, c'est bien en ces lieux et dans cet environnement aux dimensions plutôt réduites, qu'au départ est née cette cité qui, avec le temps, devait devenir la Marseille d'aujourd'hui, dans laquelle on revient toujours avec un plaisir renouvelé !

« Un Musée à thèmes dans une architecture surprenante »

INSTALLÉ dans des bâtiments modernes aux structures vraiment originales, ce Musée est dédié aux Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

D'une manière générale, à partir de témoins : objets et mobiliers archéologiques divers, les différentes parties de l'exposition montrent, en une sorte d'étude ethnologique évolutive et imagée, comment les hommes en fonction des circonstances ont vécu au cours des temps.

Ainsi évoque-t-il les principaux domaines majeurs inhérents à l'humanité.

D'abord l'invention de l'agriculture, elle-même liée à la naissance des premières divinités. Sans doute nos ancêtres préhistoriques avaient-ils les leurs que nous connaissons mal, mais les premières statues de Déeses Mères terrestres exposées semblent le confirmer. Probablement suivant leurs désirs, ont-elles été invoquées afin d'obtenir de meilleures récoltes après les semailles ?

Ainsi les Dieux ont-ils contribué à mieux nourrir les hommes : Cérès et les moissons en sont la transposition romaine. L'imagination humaine n'a pas lésiné pour inventer de bonnes séries de dieux à son service ! Et ceci jusqu'à nos jours...

Mais, pour assurer la vie, l'eau étant l'élément vraiment indispensable, nous aurions bien aimé, lors de la visite guidée, pouvoir passer quelques instants devant la machine hydraulique du genre noria plutôt que de détailler à fond les belles peintures en ornement sur une charrette de prestige ayant servi à des transports agricoles. Consolons-nous toutefois en re-



Le Musée des Civilisations de l'Europe
et de la Méditerranée (MuCEM)

connaissant qu'au cours d'une visite rapide, tout ne pouvant être vu et détaillé, seuls des choix judicieux peuvent être retenus, pour nous être proposés, ceci à la discrétion des personnes qui nous guident, et qu'il nous faut bien les accepter quels qu'ils soient.

La partie relative à l'évolution jusqu'à nos jours des différentes formes de religions et des principaux lieux de culte fait appel à la partie la plus intime de la personne humaine. Elle est donc propre à chacun de nous. Mais comment ne pas remarquer une évocation bien originale : celle qui est censée représenter la pensée « religieuse » de l'Athée par une vitrine vide ? C'est, probablement, celle qui a coûté le moins cher à installer !

- La partie relative au citoyen dans sa ville, dans son pays, et bien sûr comme habitant du monde, montre que ce dernier, où qu'il soit, a des droits même s'il a également des devoirs. Guerres, révolutions, démocraties établies se succèdent, aléatoirement, au cours des temps et, en fonction de ces états plus ou moins propices, l'Homme au sens le plus général a peu à peu appris, grâce à des contacts de plus en plus nombreux, à vivre en société.

Certes, si la statue représentant un athlète vainqueur en pugilat au III^e siècle à Rome veut rappeler, en même temps que l'évocation du banquet, que les occasions d'échanges, sous toutes les formes, sont primordiales pour les progrès de l'humanité il faut bien reconnaître que, même à ce jour, cet idéal de per-

fection est loin d'être atteint... En ce sens, face à un immense tableau présentant des portraits de femmes les plus diverses représentatives des fonctions sociales les plus variées, afin de rappeler qu'elles doivent avoir les mêmes droits que les hommes, peut-on dire que même à ce jour, partout dans le monde, cette égalité « théorique » soit effective ? Certainement pas. Il reste encore, et toujours, beaucoup à faire !

Avant de se poser plus de questions, voici que l'on se trouve en présence d'un pan de « mur de Berlin » en place depuis 1961 jusqu'en 1989. Symbole bien émouvant pour nous rappeler que la Liberté n'a pas de prix.

Enfin la partie que je caractériserais comme étant celle des voyages, se propose de nous montrer comment les hommes se sont efforcés de et ont appris à se déplacer « au-delà du monde connu ». Car bien sûr, ces voyages lointains se sont faits assez vite surtout par voies maritimes. Noblesse oblige : Marseille, par son port, étant bien placée pour cela, il lui fut facile, grâce à la « Mare nostrum », de communiquer avec un « Monde parmi tant d'autres », sans doute relativement proche mais tellement diversifié. Ce phénomène devait s'avérer être le facteur principal de prospérité de la ville au cours des siècles.

D'un point de vue général, le MuCEM se présente sous une structure architecturale exceptionnelle. De réalisation récente, ce Musée à thèmes, nous avons pu clairement nous en rendre compte, est bien autre

chose qu'un Musée archéologique proprement dit... Et, en effet, il se sert de témoins (toutes sortes d'éléments, de mobiliers, de pièces les plus diverses) mais au total en quantités plutôt réduites et, surtout, judicieusement sélectionnées. Leur rôle est de fournir des bases afin de pouvoir expliquer logiquement - et c'est bien là, le but essentiel du Musée - les divers thèmes choisis.

Cela étant dit, comment par ailleurs ne pas être conquis par sa réalisation architecturale peu commune ? En effet, en arrivant, le visiteur découvre un bâtiment moderne de teinte plutôt claire, en parfaite harmonie avec le fort Saint-Jean tout proche, avec lequel il réussit à former un ensemble du plus bel effet. Un plan d'eau de mer terminé en une sorte d'accostage semble assurer, pour les yeux, la liaison entre ces deux bâtis. On croirait y voir la surface d'un vrai miroir à fond bleuté. Et, en le longeant, peut-être vous viendrait-il l'envie de pouvoir y marcher dessus.

Mais ne rêvons pas davantage et dirigeons nous vers la porte d'accès latérale du Musée qui ouvre bien sur la terre ferme. Après l'avoir franchie, on se trouve au niveau le plus bas de l'édifice, que nous allons découvrir en le parcourant. Réalisée en forme d'atrium moderne, la structure interne est des plus surprenante. Éléments métalliques, blocs de matières composites, surfaces bétonnées, verre, sont associés en fonction des endroits et des besoins, afin d'obtenir des vastes volumes pour le meilleur des effets. Des galeries métalliques ajourées assurent des liaisons en périphérie comme des sortes de promenades pseudo transparentes.

Mais la plus grande surprise, on la ressent tout au sommet du bâti, lorsqu'on débouche dans la cour atrium à ciel ouvert, donnant souvent la nuit vers les étoiles. Par ailleurs, le jour, depuis cet emplacement, le regard peut balayer tout le panorama environnant à travers les trames en matériau composite des galeries. C'est un vrai décor sous forme de rideaux ajourés, déroulé en des suites de panneaux de chancels modernes.

Depuis ce niveau haut, une passerelle qui ne gêne en rien le regard, vous invite à rejoindre le fort Saint-Jean, pièce maîtresse et complémentaire de cet ensemble : c'est ce que nous avons fait. En nous déplaçant à l'intérieur de ce fort et en empruntant sa coursive, nous avons pu observer et découvrir plus en détails, depuis les structures de base jusqu'à son sommet, ses différentes parties constitutives apparentes. Car cette forteresse très impressionnante a été bâtie en élévation sur la mer en une véritable tour sentinelle massive afin de surveiller l'entrée du « Vieux port » et de la cité de Marseille. Actuellement, le Mucem, par sa présence en avancée, semble bien tenir, pour le fort, le rôle d'une étonnante barbacane !

LE MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE

« Situé à la pointe de la Corne du port antique et jouxtant le Jardin des Vestiges, le musée vient d'être agrandi et modernisé »



Le Port Antique de Marseille / Jardin des Vestiges

DE ce fait, en tant que véritable Musée de site, il a pour vocation de retracer l'histoire de Marseille au cours des siècles. Ses nombreuses collections se rapportent à Marseille, en général, en tant que port de la Méditerranée : fonction primordiale qui a fait la richesse et le développement de la ville.

Contrairement au Mucem, récent, nous l'avions déjà visité dans sa présentation antérieure, car il constituait un passage quasi obligatoire lors de nos voyages précédents à Marseille. Je vais donc me borner à remarquer quelques nouveautés intéressantes.

Le bâti a été entièrement modernisé et agrandi. Du coup, la plupart des collections, autrefois logées, voire entassées dans des espaces plutôt réduits, se trouvent désormais bien mises en évidence, au large, en de vastes volumes. Ceci est particulièrement net pour tout ce qui se rapporte au domaine des voyages maritimes. A ce titre, face à des épaves de navires antiques, très bien restaurées donc sauvées, nouvellement présentées de façon très pédagogique, comment ne pas apprécier grandement, grâce à leurs témoins constitutifs, les évolutions des techniques de fabrication au cours du temps ?

Un effort méritoire, par ailleurs, est à noter qui a consisté à bien mettre en évidence les périodes paléochrétiennes. Ce qui nous a valu, présentée à l'identique, la reconstitution du chœur de l'église de la rue Malaval. Son sol était littéralement posé sur des rangs denses et bien serrés de sarcophages paléochrétiens agglutinés autour d'une tombe principale qui semble être privilégiée. Il ne faut pas manquer de remarquer que la quasi-totalité de ces sarcophages est du même type.

De structure en parallélépipède rectangle, ils sont recouverts, en toute logique, de couvercles pseudo plats, compte tenu que ces derniers sont légèrement et sobrement sculptés en des sortes de blocs en relief disposés grossièrement en forme de croix.

Sortir de ce Musée, comme d'ailleurs pour y accéder se fait, désormais, au moyen d'une passerelle métallique légèrement en surélévation par rapport au sol de base. Par suite elle permet de profiter d'une vue un peu plongeante sur la presque totalité de la Corne du port antique. En général, les photographes y font un arrêt qu'ils estiment justifié !

LE MUSÉE DES DOCKS ROMAINS

« Des containers d'autrefois au sein de la terre »

NOUS avons déjà vu ce Musée ouvert depuis 1963. Certes les *dolia*, sortes de grandes amphores à grand volume enfouies dans le sol *in situ* n'ont pas été bougées depuis de leurs logements respectifs mais des aménagements ont été faits pour faciliter les circulations jusqu'au plus près de ces vestiges. Pour cela, des passerelles, judicieusement installées font que les observations peuvent se faire, partout, en légère surélévation et le plus possible en vues plongeantes.

Ces *dolia*, en fonction des aléas au cours des temps, ont été forcément plus ou moins bien conservées. Si la plupart se sont trouvées arasées en partie haute, comment ne pas apprécier les quelques rares ayant conservé leur col d'origine, ce qui garantit intégralement leur forme de fabrication et le niveau du sol antique ajusté au ras de leur ouverture ? Ainsi, environ 2000 litres de nourritures par *dolium* étaient-ils



Mosaïque polychrome du III^e siècle représentant une baigneuse.

conservés, bien à l'abri dans la terre, jusqu'à leurs utilisations ultérieures.

Nous n'avons pas voulu quitter ces lieux sans nous intéresser également à l'ensemble des vitrines installées tout au long des murs. Elles présentent du mobilier et des objets relatifs au commerce par mer désormais bien à portée de la vue depuis les chemins de circulation. En franchissant la porte de sortie, nous avons failli être arrosés ou presque, en partie sur nos pieds. Nous avons alors pu constater que l'on n'hésitait pas à employer un nettoyage par jet à grande eau afin de maintenir parfaitement propres les décors architecturaux récents en très belles pierres aux abords et autour de son accès. Doit-on en déduire que tout était fait pour inciter les hésitants à y pénétrer ? Tant mieux !

LA VIEILLE CHARITÉ

« Dans le quartier du Panier un ancien hôpital - hospice est resté en place sous l'aspect à ce jour d'une œuvre classique du XVII^e siècle magnifiquement restaurée. »

DANS une cour plutôt vaste, bordée de bâtiments à trois niveaux, une très belle chapelle trône vers le milieu de la partie centrale. Pour celui qui découvre cet ensemble pour la première fois la surprise est totale.

L'architecture, aux heureuses proportions et d'une pureté de style évidente, est solide, et, malgré tout, elle s'élève avec une indiscutable élégance en des arcs en plein cintre dont l'allure générale, bien homogène, n'est pas sans rappeler les réalisations antiques romaines. Pour ma part, j'y vois une analogie frappante avec les façades des amphithéâtres. L'emploi de la pierre rose blanche en provenance de la carrière de la Couronne confère aux bâtiments une teinte chaude d'une douceur inattendue en un tel lieu. Et même, l'installation de séries de fers de maintien des façades a été astucieusement utilisée pour afficher les dates d'érection des différentes parties de l'ensemble, contribuant et participant ainsi avec bonheur à la finesse et à l'originalité du décor global de la cour.

C'est donc dans cet écrin que plusieurs activités à vocations culturelles ont élu domicile. En particulier, nous avons pu voir avec un intérêt évident, d'abord le Musée d'Archéologie méditerranéenne et celui, plutôt remarquable, consacré à l'Égypte, mais également et beaucoup plus rapidement, les parties réservées aux



Centre de la Vieille Charité

arts africains, océaniens, et amérindiens présentés en des collections bien plaisantes aux joyeuses couleurs.

Avant de partir, nous aurions bien aimé avoir un aperçu de l'intérieur de la chapelle centrale, œuvre de P. PUGET, mais hélas, elle était fermée ; c'est bien dommage, car nous ne verrons pas comment les volumes intérieurs ont été astucieusement répartis selon des circuits de passages bien calculés.

Nous ne pourrions pas non plus nous rendre compte des gracieuses courbures de la coupole ovoïde en dessous de laquelle, malgré un espace réduit, un ensemble de colonnes doriques, en une disposition bien baroque, semble lui servir de soutien.

Mais la performance la plus remarquable de cette construction réside bien dans le fait que la voûte de cette coupole a été bâtie en pierres appareillées épousant la surface d'un demi-ellipsoïde de révolution autour de son grand axe, ce qui est extrêmement rare. De telles ambiances exceptionnelles ne s'oublient pas. Et voilà comment, faute de mieux, nous nous sommes contentés de détailler son aspect extérieur en imaginant du mieux possible une disposition interne.

Quelle chance ont eue ceux qui ont pu y pénétrer antérieurement ! Avant de partir nous nous sommes consolés en admirant la belle façade corinthienne comportant un tympan allégorique conçue et réalisée au XIX^e siècle par F. BLANCHET.

SAINT-VICTOR

« Un sanctuaire paléochrétien, bâti au début sur une nécropole, a par la suite acquis une influence telle qu'il a, sous la forme d'une importante abbaye, rayonné sur un bon quart de la France. La croyance populaire situe dans les parties de cet édifice à ce jour conservées, la dépouille de Saint-Victor, protecteur de Marseille. Hélas, faute de l'avoir trouvée rien ne garantit l'exactitude de cette affirmation. »

actuelle érigée juste au-dessus, c'est aussi en se déplaçant en trois dimensions, grâce à une vidéo spatiale virtuelle, que l'on peut observer les moindres détails de son intérieur. Par suite, pour acquérir au mieux une connaissance exhaustive de ce site, ce sont là deux moyens informatiques possibles pour y parvenir auxquels naturellement, je vous laisse le soin de faire appel.

Pour parler simplement, et de manière résumée, proposons de nous replacer en imagination, vers les époques paléochrétiennes. La cité de Marseille, bien à l'abri dans ses remparts, s'est installée sur le quartier actuel du Panier, donc sur un seul côté du port : on y trouve, en particulier les quais recevant les navires, les docks romains et des entrepôts divers en des lieux où l'on voit actuellement la Mairie de Marseille. Dès lors, à l'époque, en pénétrant dans le port depuis la mer, on pouvait voir sur le côté droit, donc opposé à la ville, en une élévation aux allures de phare, une



Abbaye Saint-Victor

ACTUELLEMENT, bien qu'il ne demeure qu'une partie de la base de ce monastère, décrire son histoire et les évolutions de sa structure en détail nécessiterait de faire appel à un exposé d'envergure, et par suite fastidieux, auquel je ne puis donner suite. Toutefois je me permets de signaler que par la voie d'Internet, sur le site de « Saint-Victor de Marseille », en une vidéo de 14 minutes, J. GUYON, directeur de recherche émérite du CNRS, nous dirige au sein des parties basses et cryptes du site, en une visite très bien étudiée et exposée de façon magistrale, absolument remarquable. Quant à l'église abbatiale

sorte de lanterneau assez massif : édifice unique ancré sur le flanc de la côte rocheuse, près d'une carrière utilisée comme nécropole. En réalité, il s'agissait de la partie haute d'un des premiers sanctuaires chrétiens. Elle servait de puits de lumière à un monument du type atrium dont le sol se trouvait certainement très proche de celui des parties basses et cryptes actuel. Quelques restes de mosaïques typiquement paléochrétiennes encore en place dans les parties en vossure de ce volume en atrium situent bien les premières constructions dans leur époque.

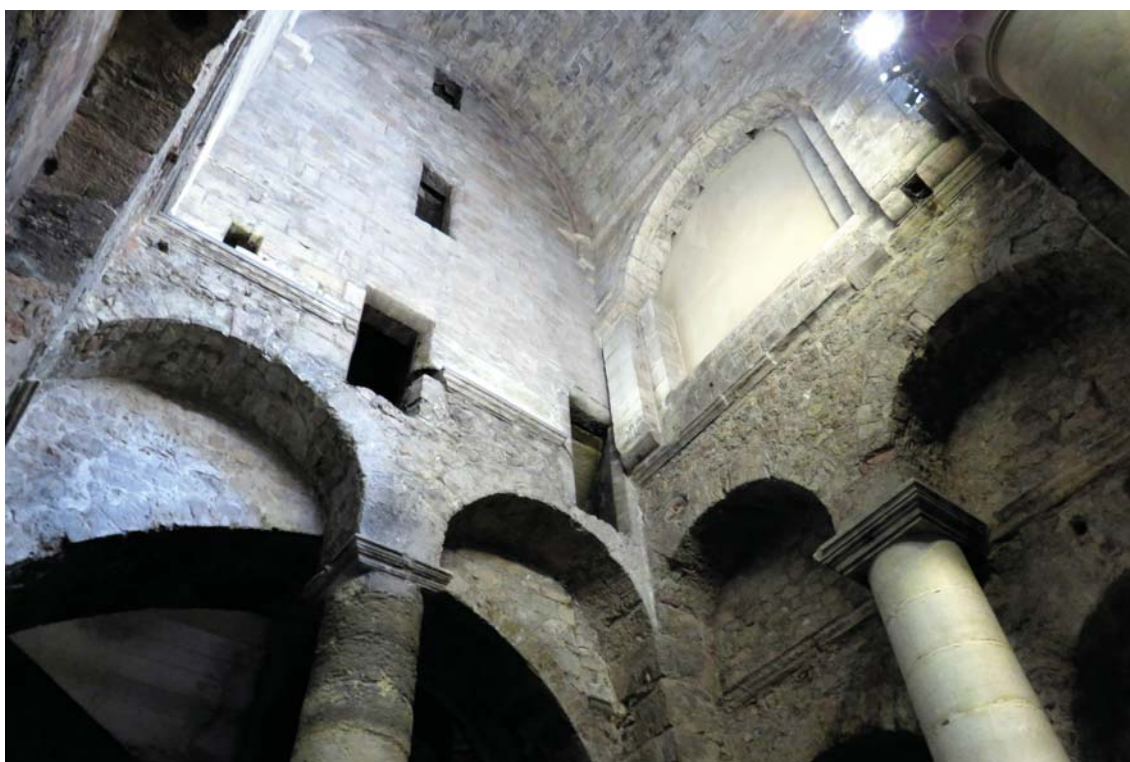
Un couloir tracé aux limites de la nécropole, jouxtant des séries de sarcophages entassés les uns sur les autres reliait ce sanctuaire à une ouverture donnant sur le port avec vue sur la ville, en face. Cette porte, désormais en sous-sol, est murée et le couloir a été intégré dans l'ensemble des cryptes et parties basses, perdant de ce fait son rôle de communication originel.

Ensuite, des transformations et ajouts successifs ont complètement modifié les volumes d'emprise de ce sous-sol. La période romane par ses arcs en plein cintre assis de façon très robuste est manifeste. Par endroits, l'architecture résultante paraît bien ordonnée. Toutefois, il n'en est pas de même pour la plus grande partie de voûtes : on y voit des arcs, demi arcs, et même portions d'arcs, le tout mélangé à des piliers ou pans de murs servant de piliers, s'imbriquant çà et là d'une manière tout à fait incohérente. Par ailleurs, on a même détruit les niveaux des tribunes paléochrétiennes.

En analysant d'un peu plus près les raisons qui ont pu motiver ces interventions, on se rend bien vite compte qu'elles se sont avérées essentielles pour soutenir les bases de l'église abbatiale en construction, juste sur le niveau au dessus des voûtes du bas : ce qui explique qu'une fois bâtie, cette église a englobé la partie haute du sanctuaire paléochrétien originel. A vrai dire il en est résulté pour le bas, un véritable imbroglio au premier abord bien difficile à comprendre.

Une fois rendu au niveau du sol actuel, donc en partie haute de l'édifice, et après avoir traversé la tour narthex, que dire de cette église abbatiale, élevée au cours des XII^e, XIII^e et même XIV^e siècles, en s'appuyant, au moins pour une très grande part, directement sur le dessus des voûtes des parties basses et cryptes ? Les styles divers s'y mélangent, essentiellement romans ou pseudo romans et gothiques, sans la moindre unité. Des parties hétéroclites, bien mal raccordées, ne peuvent satisfaire l'œil. Même si la présence d'arcs diaphragmes permet de rattraper les différences de niveaux successifs des voûtes jusqu'à un chœur carrément gothique, le résultat global obtenu est loin d'être harmonieux. Par ailleurs, à l'initiative du Pape Urbain V, cette église s'est vue dotée d'un transept et en même temps transformée en forteresse, telle que nous la voyons aujourd'hui, un peu à l'image du Palais des Papes d'Avignon. Naturellement lors de ces ajouts, des baies se sont trouvées murées, si bien qu'il a fallu ouvrir des fenêtres dans les parties latérales des voûtes, afin d'éclairer un peu mieux cette église qui reste malgré tout bien sombre. Sans doute pour nous, n'est-elle pas d'un intérêt majeur, ce qui nous incite à revenir vers les parties basses et cryptes, là où se trouvent les vestiges à nos yeux les plus intéressants d'entre tous.

Dans des cavités creusées dans la roche, se trouve une sorte de confession. On y voit des piliers sculptés dont celui dit de « Lazare » représentant le visage de celui qui aurait été un des premiers évêques de Mar-



La crypte de Saint-Victor

seille. Il semble surveiller l'autel d'un tout petit oratoire attenant, au plafond très bas, orné d'un chrisme relativement imposant. Bien que réduit, ce lieu a priori « sacré » marque l'emplacement d'un véritable entassement de sarcophages encastrés dans les roches. Apparemment, ils ont été disposés là, *in situ*, empilés l'un au dessus de l'autre, comme s'ils s'étaient agglutinés au plus près d'une relique vénérée. Justement, à tort ou à raison, la croyance populaire situerait l'emplacement de la dépouille de Saint-Victor dans cet environnement. Toutefois, à ce jour, malgré des fouilles menées sur les lieux ainsi que tout autour sur les divers emplacements des bâtiments monastiques disparus, rien ne peut le prouver. Mystère marseillais ?

Dans une nécropole, il est logique de trouver des sarcophages en plus ou moins grand nombre. Souvent, ils se présentent sous la forme simple de cuves en parallélépipèdes rectangles dotés de couvercles quasi plats. Mais il arrive que certains sarcophages, par leurs décors en ornements sculptés, soient ainsi faits dans le but de transmettre des messages qu'il convient d'interpréter. Et dans ces parties basses et cryptes, face à une bonne quantité de cuves de sarcophages aux décors de qualité, ne pouvions-nous pas être mieux placés afin de réfléchir à ce sujet ?

L'examen détaillé confirme ce que nous avons déjà pu voir par ailleurs, c'est à dire qu'en gros, trois types d'ornements sont souvent présents. En ce qui me concerne, je propose de les différencier de la manière suivante :

- l'ornement réaliste, naturel, figuratif,
- l'ornement naturel symbolique,
- l'ornement symbolique, intellectuel, plus ou moins abstrait.

S'il arrive qu'un sarcophage se présente sous l'une des trois formes définies ci-dessus, souvent l'ornementation générale fait appel à deux, voire plus rarement trois des formes proposées. Reste donc à caractériser ces modèles sélectionnés.

- Modèle 1 : Ils ont souvent pour sujet des figurations de scènes ou d'événements tirés de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Il s'agit là de motifs de base des premiers temps paléochrétiens qui sont traités, ne serait-ce que par habitude ou par continuité, à la « mode romaine ». L'allure générale a un fond de réalisme et les sculptures sont pratiquement en ronde bosse ou quasi ronde bosse. Ainsi sont représentés : Le sacrifice d'Abraham - Le passage de la mer Rouge - Moïse dans le désert - Jonas et la baleine - Les noces

de Cana - La résurrection de Lazare - Le Christ avec Pierre et Paul - Le Christ avec les Apôtres, etc.

- Modèle 2 : D'une manière générale, en se référant davantage et plus subtilement à certains préceptes chrétiens, on cherche à les exprimer plutôt symboliquement par le biais d'éléments naturels. Il faudra donc faire l'analogie entre un rinceau de guirlandes de lierre (qui toujours renaît) et l'immortalité dans les cieux à laquelle aspire le chrétien. De même, des ramages de vigne portant leurs fruits vont suggérer l'Eucharistie. La figuration de l'Arbre de Vie (par exemple sous forme d'un palmier) parle d'elle-même, etc.

- Modèle 3 : Une évolution intellectuelle symbolique plus poussée a abouti à des expressions plus abstraites en ce sens que les ornements reproduits s'éloignent beaucoup du réel. Les cuves des sarcophages ainsi ornées imposent des démarches intellectuelles approfondies afin de pouvoir décoder ou en tout cas comprendre le sens des messages à la fois plus complets et plus universels qu'elles ont essayé de nous transmettre. Tout à fait logiquement, ces types de décors seront présents a priori sur les sarcophages paléochrétiens les plus récents. A titre d'exemple, l'emploi du Chrisme (représentant le Christ) qui sera un peu mieux détaillé plus loin. Également, des bandes de strigiles montés en réseaux, censées par leurs reflets sur leurs ondulations capter la lumière, vont en simplifiant représenter la lumière elle-même. Des colonnes avec chapiteaux, le tout stylisé, vont représenter un temple, ou par extension un sanctuaire, voire un lieu quelconque mais saint, etc.

Il me paraît intéressant de revenir sur un élément constitutif d'un sarcophage : son couvercle. Bien souvent, il est du type plat ou pseudo plat, n'assurant que la fonction de fermeture, en ce cas il est rarement orné. Mais dès que cet élément prend de l'épaisseur, des décors peuvent apparaître tant en façade que sur les bords, et même sur le dessus sous la forme d'un toit. De cette manière, on voit bien que, vu sous cette optique, tout sarcophage peut être considéré comme une maison ou en tous cas un habitacle voire un lieu bien protégé, dans lequel le défunt va pouvoir séjourner en vue d'accéder à la vie éternelle et, pas seulement comme un cercueil. Suivant les endroits, le toit peut être évoqué d'une manière ou une autre. Nous en connaissons une, bien présente au Musée Saint-Raymond, qui consiste à reproduire la structure d'un toit à deux pentes, en guise de couvercle. Et, constatation bien surprenante : les lauzes figurées en tant que couvertures, montées en « écailles de poisson »



Sarcophage de la Traditio Legis

se retrouvent pratiquement de manière similaire sur bien des toits, témoins de notre patrimoine régional. Allez donc par exemple admirer les toits de Conques et sa célèbre abbatale dans l'Aveyron, et vous en serez étonnamment surpris ! De la même façon, dans l'église abbatale de Saint-Victor, en pénétrant dans la nef sur la droite, se trouve un sarcophage qui a attiré notre attention : connu sous le vocable de « La remise de la Loi par le Christ » (Traditio legis), il est recouvert d'un toit à la romaine, bien reproduit avec ses imbrices et tegulae, éléments sans doute employés couramment à l'époque. Mais il suffit de se rendre au Musée archéologique de la Corne du Vieux port pour voir également un morceau de couvercle de sarcophage à toit en « écailles de poisson » provenant de l'abbaye de Saint-Victor. Peut-on en déduire que peu importe la couverture, pourvu qu'elle existe afin de définir une toiture !

Les sculpteurs paléochrétiens, en s'inspirant du faste de certains mausolées antiques prestigieux, ont réussi à leur tour à concevoir des œuvres dignes d'intérêt. Comme premier exemple, je me permets de citer la façade d'un sarcophage utilisée en devant d'autel dans l'église Saint-Trophime d'Arles. Elle se trouve dans une chapelle latérale de la nef, côté gauche. De dimensions relativement importantes elle occupe tout le devant d'autel. Face à une telle merveille, on ne peut qu'être séduit par l'équilibre de sa composition représentant « Le passage de la mer Rouge », par la qualité des sculptures en pseudo ronde bosse, et par le

fini de l'exécution qui donnerait bien envie de passer les mains sur les arrondis des reliefs afin d'apprécier au mieux le poli parfait de la pierre d'un blanc lumineux aux reflets translucides. Alors si vous avez éventuellement l'occasion de la voir, n'hésitez pas, cette œuvre superbe en vaut la peine.

Un deuxième exemple s'est pratiquement imposé lorsque nous étions dans une travée des cryptes de Saint-Victor. Dans un enfeu, accolé à la nécropole, est exposé le sarcophage dit : « Des compagnes de Sainte-Ursule ».

Il se présente avec un couvercle quasi plat mais assez épais, ayant reçu un décor malheureusement en partie dégradé. La façade de la cuve dotée d'un ornement typique des premiers temps paléochrétiens s'est bien conservée. Je ne vais pas détailler tous les éléments du décor un par un mais en choisir trois seulement. En effet, sur la façade en partie centrale on voit le Christ, humain, bien réaliste, donnant sa loi à Pierre pendant que Paul manifeste son approbation. Toutefois, sur le couvercle, au dessus d'un cartouche qui devait autrefois afficher en peinture le nom ou plutôt le prénom du défunt, s'appuie sans doute encore un peu discrètement le Christisme paléochrétien typique en tant que représentation symbolique. Par suite, il faut bien admettre que sur ce sarcophage figure à la fois le Christ sous sa forme humaine, bien en évidence, et également un peu plus discrètement, sous sa forme symbolique pour l'honorer par son Christisme. Peut-on



Sarcophage des compagnes de Sainte Ursule

le considérer comme un sarcophage caractéristique d'une époque de transition ? C'est possible. Mais c'est bien là le premier exemple de ce genre que je vois !

Avant d'aller plus loin, je crois bon de tenter d'essayer d'expliquer comment on a pu arriver à concevoir un Chrisme paléochrétien. Pour cela, il est bon de rappeler qu'autrefois, en une démarche populaire, on tenait à honorer l'athlète vainqueur en lui offrant une couronne (de laurier par exemple). Il est arrivé que l'on agisse de la même façon envers tout personnage important. Naturellement par la suite, l'Empereur romain eut droit aux mêmes égards, compte tenu que par ailleurs il fallait rendre « culte à l'Empereur » (en principe : vainqueur).

Aux yeux des premiers chrétiens qui considéraient le Christ humain comme un bon pasteur veillant sur ses brebis, image paléochrétienne typique s'il en est, le christianisme ne cessant de se développer va progressivement se substituer celle d'un Christ Vainqueur sur la terre. A ce titre, comme on l'aurait au moins fait pour l'empereur, on se devait de l'honorer. Tant qu'ils ont pu, les premiers chrétiens imprégnés de la présence humaine récente du Christ, ont tenu à le représenter sous la forme la plus réaliste possible. Mais avec le temps, une représentation symbolique s'est également imposée. Le monogramme du Christ a été formé à partir des lettres grecques X (chi) et P (rhô) superposées. Conformément aux paroles du Christ « Je suis le commencement et la fin » les lettres

alpha et oméga ont été ajoutées. En entourant le tout de la couronne de lauriers schématisée, on obtient le Chrisme paléochrétien symbolique typique.



Chrisme paléochrétien symbolique typique

Pour choisir mon troisième exemple, j'ai retenu celui qui se trouve exposé à droite en fond de salle des sarcophages du Musée Saint-Raymond. A noter qu'il existe quasiment un de ses frères exposé dans l'enfeu dit « des Comtes de Toulouse » du transept sud de la basilique Saint-Sernin. Ce sarcophage, présenté dans la salle, est fermé par un couvercle en forme de toit qui n'est pas le sien, car il est un peu grand quoique

très proche en dimensions de l'original, et probablement avec une couverture de toiture identique. De toute évidence son décor correspond au modèle 3 type symbolique abstrait. Compte tenu de ceci je vais essayer de proposer une solution pour décoder au moins partiellement le message dont il se veut porteur.

- Par le Christ central sur la face de la cuve je suis Chrétien, j'en remercie le Christ et en l'adorant je le couronne.

- Les décors de strigiles témoignent de la lumière que j'ai reçue de lui. Ainsi j'ai vécu et je serai dans la lumière.

- Par les colonnes schématisées placées aux extrémités évoquant un temple ou un sanctuaire : le Christ m'a reçu dans son église et même après ma mort, j'y serai encore.

- Fermé par son toit, le sarcophage me protège comme le ferait ma maison et j'y demeure en attente d'éternité.

Bien sûr je ne pense pas avoir tout découvert et le champ est libre pour trouver mieux ! Certes le MUSEM nous a gratifiés d'une exposition remarquable intitulée « MIGRATIONS DIVINES », afin d'expliquer par des exemples que les divinités pouvaient au cours du temps se déplacer, se retrouver sous diverses formes en des endroits différents. D'après ce que nous venons de voir, et en ce qui nous concerne, soyons amplement reconnaissants envers tous ces sarcophages paléochrétiens qui, grâce à leurs messages transmis au cours du temps, ont permis de mettre en évidence, et ceci très subtilement, la transformation progressive de l'image du Christ en une sorte de MUTATION DIVINE.

Le 17 décembre 2015,
Bernard LABATUT.



Sarcophage du Musée Saint-Raymond